

73, BOULEVARD WATERLOO  
(1875)



CHARLES HUGO

73, boulevard Waterloo

Noël Parfait et Alexandre Dumas

LE JOYEUX ROGER

2012

Cet ouvrage est tiré de *Les hommes de l'exil*, par Charles Hugo, précédé de *Mes fils*, par Victor Hugo, Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 27 passage Choiseul, 29, 1875, xl, 349 p.

Il en reproduit les chapitres V et VI intitulés respectivement : « 73, boulevard Waterloo – Noël Parfait » et « 73, boulevard Waterloo – Alexandre Dumas ».

ISBN : 978-2-923981-38-3

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## Noël Parfait

Qui est-ce qui n'a pas aperçu au théâtre, sur le boulevard ou rue Vivienne, ce brave garçon aux bonnes épaules, à la physiologie loyale, au regard sincère, toujours vêtu de noir sans avoir jamais l'air en deuil, et dont la figure pâle, ombrée d'une moustache et d'une barbiche un peu frustes, s'éclaire si volontiers du franc sourire de l'accueil ? Il vient à vous plus vite encore qu'on ne va à lui. On a toujours plaisir à le rencontrer et à se sentir serrer étroitement la main par cette solide cordialité, qui dégage à la fois la bonne humeur du travail et la belle humeur de la conscience.

Noël Parfait fut un des quatre-vingt-trois représentants du peuple, inscrits sur la liste « d'expulsion » du 9 janvier 1852.

Il quitta Paris le 15.

Du 9 au 15, des amis de sa famille firent à son insu des démarches pour obtenir sa radiation du décret d'exil.

Mais il se passa cette chose toute simple qu'après l'avoir presque obtenue du pouvoir, ils ne l'obtinrent pas de Parfait. On eut beau lui dire qu'il n'avait aucune demande à faire, qu'il pouvait rester à Paris sans condition et le plus tranquillement du monde, que tout s'arrangerait sans qu'il s'en mêlât, que ce qu'il irait chercher dans l'exil ce serait, pour lui, pour sa femme et pour son enfant, le manque de travail, le vide du foyer, la pauvreté et le désespoir dans l'isolement ; Parfait hocha silencieusement la tête, et quand, à bout d'arguments, on finit par lui demander sa raison pour s'exiler, il répondit simplement et tristement :

— Le devoir.

Sa femme alors voulut le suivre avec le petit garçon qui, aujourd'hui, disons-le en passant, est un jeune écrivain de talent. Parfait refusa, voulant garder pour lui les épreuves du commen-

cement. Il promet de les faire venir bientôt, mais au fond il ne l'espérait guère, et il leur dit au revoir avec ce sourire qui dit adieu.

Il partit navré, inébranlable, seul.

Il avait à peine sur lui la petite somme d'argent nécessaire aux premiers jours, mais il avait en lui la force résistante des bonnes têtes, une singulière aptitude à se tirer d'affaire dans toutes les circonstances de la vie, cette estime du travail quel qu'il soit qui s'accorde si bien avec le vrai mérite, et par-dessus tout la volonté d'être plus dur que le malheur.

Il faut croire que le hasard des noms se permet parfois des à-propos. Car jamais homme ne fut mieux nommé que Noël Parfait. Nom de baptême, gaieté ; nom de famille, sagesse.

Parfait, entré dans la politique par la révolution de février et par l'exil de décembre, a été souvent éprouvé, jamais malheureux. Les secousses et les désastres n'ont pas de prise sur ces natures tranquilles, simples et décidées. Avec l'épreuve comme avec les principes elles n'ont pas toujours le grand mot, mais elles ont toujours le dernier mot. Elles n'entraînent pas, mais elles ne cèdent pas. Leur éloquence, c'est l'exemple.

Parfait, représentant du peuple, a toujours voté avec cette gauche héroïque, que l'histoire un jour admirera, dans le sens du droit, de la liberté et du progrès. Républicain, il a été invariable. Proscrit, il a été inflexible. Il a le courage têtu et bienveillant.

Il est de ces convaincus utiles, heureusement aujourd'hui fort nombreux, qui tiennent surtout à faire et à bien faire le service du parti, qui ne dédaignent pas les adhésions désintéressées et qui, sans jamais lâcher prise, savent quelquefois tendre la main. Il est aussi incapable d'une concession que d'une rigueur injuste ou impolitique.

Avant tout, la cause ; avant tout, le vote nécessaire ; avant tout, dans les assemblées comme dans l'exil, l'exactitude au poste. Beaucoup de dignité et aucune maussaderie. Il est de la veille et sait dire bonjour au lendemain. Gaieté d'autant plus sage chez

un républicain avancé, qu'aujourd'hui le plus cher désir de la République est d'être à demain et qu'il est impossible de mieux placer ses avances.

Donc, le 15 janvier 1852, Noël Parfait entra, comme les autres, dans l'inconnu.

Il savait ce qui l'attendait en exil : une ville étrangère, une population indifférente sinon hostile, une chambre d'auberge glacée et sombre, plus d'intérieur, plus d'amis, plus de carrière, et peut-être plus de pain.

Peu de temps après son arrivée à Bruxelles, et comme je venais d'y arriver moi-même, je le rencontrai dans la rue Royale.

J'étais en fiacre ; lui, il marchait très-vite et du pas d'un homme dont les heures et même les minutes sont comptées. Je pensai, à part moi, qu'il avait peut-être enfin trouvé quelque obscur gagne-pain qui lui permettait de loger dans un grenier.

Je lui dis bonjour de la main et je lui criai de mon fiacre :

— Où demeures-tu donc ?

Il me jeta cette adresse en me rendant mon bonjour :

— 73, boulevard Waterloo.

À quelques jours de là, je sonnais à la maison indiquée.

C'était – à l'extrémité de ce boulevard célèbre et quelque peu mélancolique que tous les Anglais vont admirer à cause de son nom, et qui, par contre, fit évanouir un jour la belle actrice, M<sup>me</sup> Guyon, en lui rappelant trop brusquement « nos désastres, » – une maison de riche apparence, à deux étages, à porte cochère et à balcon.

Je fus quelque peu surpris.

Je regardai le numéro. J'étais bien au 73.

— Tiens ! fis-je intérieurement, un hôtel ! Parfait habite un hôtel !

La porte s'ouvrit. Un domestique était sur le seuil.

— Comment ! pensais-je, un domestique, une livrée ! Parfait a une livrée ! ou je me suis trompé de porte, ou ce surnois de Parfait a hérité du plus étonnant des oncles !

Puis tout haut :

— M. Noël Parfait ? dis-je. Ce n'est pas ici, sans doute ?

— Si, monsieur.

— Il est visible ?

— Oui, monsieur.

Je tendis ma carte au domestique, qui me laissa seul dans un vestibule que je me mis à examiner avec stupéfaction.

À droite et à gauche, des divans ; sur la dalle, une natte ; devant l'escalier, une portière ; au fond, une serre.

Le domestique reparut.

— Monsieur peut monter, me dit-il en tenant respectueusement la portière soulevée.

Je montai un escalier couvert d'un épais tapis et dont les murs brillant de vernis portaient, de distance en distance, les branches d'un confortable éclairage au gaz.

Au premier étage, à droite, j'entrevis une salle de bain lambrissée de marbre et, à gauche, un petit salon, à plafond bleu constellé d'étoiles d'or, dont le parquet disparaissait sous un tapis de Smyrne, les murs sous des tableaux précieux, et les fenêtres sous d'amples rideaux faits avec des châles de cachemire.

Je montai encore un étage ; même luxe éblouissant et problématique.

J'étais si stupéfait que je ne m'étais pas aperçu que le domestique me précédait. Au moment où il allait soulever une dernière portière :

— Pardon, lui dis-je, vous êtes bien sûr d'avoir remis ma carte à M. Noël Parfait et non à M. de Rothschild ?

— Oui, monsieur, fit le domestique, qui ne comprenait rien à ma question.

— Il est ici chez lui ?

En ce moment, la voix de Parfait me cria de la pièce voisine :

— Je suis chez Dumas !

J'entrai. On causa. Tout s'expliqua. Noël Parfait, dès son arrivée, s'était mis en campagne. Il avait couru chez les libraires



Lebègue et Méline, qui lui avaient donné de la besogne et, ce qui valait mieux encore, l'adresse de Dumas à Bruxelles.

Alexandre Dumas, en effet, habitait Bruxelles depuis quelque temps déjà. Il y était venu chercher un peu de tranquillité et de liberté d'esprit.

Il accueillit son « vieux Parfait » à bras ouverts.

Quiconque est entré une fois dans la maison de Dumas, que ce soit à Bruxelles, à Florence, à Naples ou à Paris, sait qu'on n'en sortait pas facilement. Qu'était-ce donc quand l'ami qui entrait était un proscrit, quand ce proscrit était un travailleur, quand ce travailleur était un talent !

Une fois que Dumas tint Noël Parfait, il ne le lâcha plus.

Il l'installa près de lui, sous les combles, dans l'opulente mansarde où il travaillait, le logea, le mit bientôt à même de faire venir son monde à Bruxelles, prit chez lui la femme et l'enfant, comme il avait pris le père, et, en échange de cette hospitalité qui dura plusieurs années, lui donna trois cent quatre-vingt-quatre volumes à copier.

Parfait copia successivement les *Mémoires, Ingénue, Une Vie d'artiste, Conscience l'Innocent, Le Pasteur d'Ashbourn, Le Page du duc de Savoie, Catherine Blum, Isaac Laquedem, Le Salteador, Le Capitaine Richard, La comtesse de Charny*, sans compter trois pièces de théâtre en cinq actes, *La Conscience, La Jeunesse de Louis XIV*, et *Les Gardes forestiers*.

Comme le manuscrit original était destiné à la France, Parfait faisait de chaque ouvrage quatre copies, une pour Bruxelles, une pour l'Allemagne, une pour l'Angleterre, une pour l'Amérique. Or, la copie de ces onze ouvrages, qui ne forment dans la collection Lévy que trente-deux volumes, mais qui en forment quatre-vingt-seize dans l'édition Cadot, cette copie, répétée quatre fois, donne un total de trois cent quatre-vingt-quatre volumes.

Il n'y avait au monde que Dumas pour les écrire et que Parfait pour les copier.

Le jour où Dumas rencontra Parfait, on peut dire que le tra-

vailleux rencontra le piocheur.

Alexandre Dumas, l'écrivain sans sommeil qui, pendant près d'un demi-siècle, a noirci jour et nuit l'interminable page blanche qui se renouvelait toujours sur sa table, qui ne prenait pas le temps de ponctuer parce que la ponctuation est un temps d'arrêt, qui ne faisait pas de rature et qui ne se relisait jamais, la plume sans repos sur le papier sans fin, l'homme aux douze cents volumes, qui donnait le manuscrit d'un roman quand on lui demandait un autographe, trouva dans Noël Parfait, en même temps qu'un copiste infatigable, un esprit méthodique, exact et littéraire, un écrivain de qualité peu commune, à la fois rompu au métier et souple à l'art, grammairien minutieux par-dessus le marché, sachant faire la toilette des phrases sans les affadir, et tenant toujours poudrée, derrière l'esprit de Dumas, la boîte aux virgules ; en un mot, un lettré délicat et habile, à la fois gentilhomme et premier valet de chambre de la langue française.

Noël Parfait, ancien journaliste et ancien dramaturge, jadis confidant de l'exquise critique de Théophile Gautier et son collaborateur au théâtre, auteur d'une très-belle biographie du conventionnel Sergent, et copiste digne lui-même d'être copié, fit volontiers à une besogne écrasante et modeste le sacrifice du mauvais sommeil de l'exil.

On le voyait, assis, dans le laboratoire du boulevard Waterloo, à une table qui précédait celle de Dumas, aplati sur son pupitre, lisant, écrivant, collationnant, entassant feuillets sur feuillets, et recevant sans terreur de son athlétique voisin des rames de chapitres étincelants qu'il passait au crible de la copie.

De temps en temps, mais sans s'attarder à la réflexion, il se permettait une pause pour vérifier une date dans une encyclopédie ou un mot dans le dictionnaire. Recherche prompte et retouche rapide. L'effrayant labeur recommençait aussitôt.

Dumas, en bras de chemise et sans cravate, l'esprit à fond de train et le visage tranquille, ayant la sérénité de la réussite immédiate et facile, écrivait en souriant, espèce de voluptueux de la

fécondité qui n'a jamais eu au front la goutte de sueur de l'effort.

Et c'était un étrange spectacle, que Noël Parfait, ramassé sur lui-même et se donnant plus de peine pour la copie que ne s'en donnait pour le texte l'inépuisable improvisation de Dumas, toujours heureux, dispos et nonchalamment phénoménal.

Dumas avait trois lits, toujours faits, dans sa maison. Il avait deux lits au premier étage, dans sa coquette chambre à coucher tendue de perse et à demi éclairée par une lampe en verre rose de Bohême, et, au troisième, un lit dans son grenier, dont il n'avait fait son cabinet que pour échapper plus facilement aux visiteurs et aux importuns.

Brusquement, sans qu'on s'y attendît, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, il quittait sa table et se jetait sur un de ces lits ; le sommeil l'avait saisi.

Le sommeil avait chez Dumas la toute-puissance et la rapidité de l'éclair. Dumas fermait les yeux, s'endormait instantanément et se réveillait vite. Son repos ne perdait pas plus de temps que son travail. Il lui fallait alors à sa portée un lit frais et tout préparé. Le changement de lit était la nécessité de ces sommeils précipités et réparateurs.

Au moment où Dumas se couchait, Parfait posait sa plume avec un soupir de soulagement et s'écriait :

— Creil ! cinq minutes d'arrêt !

Il ne s'endormait pourtant pas de son côté, car il n'eût pas été sûr de ne pas faire le tour du cadran. Il n'était pas, comme Dumas, maître de son sommeil.

Quand dormait-il donc ? Il n'en savait rien lui-même. Il est probable qu'en entrant chez Dumas il avait fait ses conditions et que Dumas, qui, après tout, était un bon patron, lui donnait de temps en temps une nuit de congé.

Noël Parfait, chez Dumas, était non-seulement le secrétaire intime, mais aussi le ministre des finances.

Secrétaire docile, ministre sévère. Alors surtout le copiste s'élevait à la dignité de correcteur.

Il était l'ordre, veillant paternellement sur la prodigalité et la grondant.

On l'appelait dans la maison : *Jamais-Content*.

Jamais-Content, en effet, grognait sans cesse.

Il regardait de travers le domestique en cravate blanche dresser, dans la serre, la table des soupers fins et allumer, dans le salon, les bougies de la soirée joyeuse. Il songeait, tout en copiant, à l'équilibre du Grand-Livre de Dumas, celui de tous ses romans qui lui a donné le plus de peine.

Joindre les deux bouts, non pas de l'année, non pas du mois, mais du jour, quel travail pour le Turgot de Dumas !

Parfait battait monnaie dans les caves inexplorées de cet immense édifice de romans et de drames, faisait suer des reliquats aux droits d'auteur, pressurait *La Tour de Nesle*, grattait le fond du tiroir des *Impressions de voyage*, coupait en quatre *Les Trois Mousquetaires*, et rognait les derniers louis de *Monte-Cristo*.

Noël Parfait, c'était l'avarice d'Alexandre Dumas !

Il jouait, dans le logis, le personnage sombre de Doit-et-Avoir.

Il faisait grise mine à Dumas rentrant, en voiture, avec un vase de Chine ou un tableau de prix acheté dans une vente.

Quand, par exemple, Dumas donnait une fête à la Petra-Camara, de passage à Bruxelles, Jamais-Content errait dans le fond du tableau avec des blancheurs sinistres de lettre de change.

On eût dit l'ombre de Banquo de la fin du mois, et Dumas lui aurait crié volontiers :

— Hors d'ici, Échéance horrible !

L'ombre disparaissait, et reparaissait le lendemain... avec le billet payé.

On le bousculait le dimanche, mais on l'embrassait le lundi.

Jamais ménagère calculant sou à sou le budget de sa semaine, jamais cuisinière fidèle marchandant à la halle la pitance de ses maîtres, n'ont atteint la parcimonie désespérée de Parfait s'arrachant les cheveux devant l'insouciance libéralité de Dumas.

Parfait grognait et Dumas riait, en maugréant.

Quelquefois Dumas essayait de séduire Parfait. Parfait était incorruptible.

— Le diable soit de mon ange gardien ! s'écriait Dumas.

Mais l'ange était un dragon. Il avait bec et ongles. Il défendait l'argent de Dumas contre Dumas, avec une férocité dévouée.

La dépense lui tournait le dos, mais la liquidation lui tendait la main. Il s'opposait aux folies et pourvoyait aux échéances. Il représentait le nécessaire arrêtant et contrôlant le superflu.

Dumas, en prenant Parfait pour intendant, avait si bien choisi qu'il en était inconsolable. Jamais il n'avait été si riche, ni si pauvre. Et, cherchant toujours de l'argent dans son tiroir, mais n'en trouvant jamais, il s'écriait avec son bon rire indulgent et cordial :

— C'est singulier, depuis que j'ai un honnête homme dans ma maison, ça n'a jamais été si mal !

Prisonnier volontaire de Jamais-Content, il maudissait son geôlier avec attendrissement, et il ne savait comment s'échapper de cet Harpagon de l'amitié à qui il avait imprudemment confié la clef de ses fenêtres.

Le travail économe qui s'attèle au travail dépensier, qui se laisse gourmander, et qui continue de tirer le coche, voilà ce que fut Noël Parfait dans la maison d'Alexandre Dumas, à Bruxelles.

L'exilé avait en lui une richesse, la patience ; il l'apportait au prodigue, cet impatient de la vie.

Il s'identifiait à lui. Ce n'était plus le proscrit attaché à son propre fardeau ; c'était moins et plus : c'était le devoir hors de chez lui, portant le fardeau d'un autre, malgré l'autre.

Il était présent partout à la fois, à la recette comme au payement, au billet en souffrance comme au manuscrit en train, au besoin d'aujourd'hui comme à la besogne de demain. Il avisait toujours au plus pressé, courbé, vaillant, bourru, importun, gai quand même.

Il sentait qu'il avait le harnais et le licol de la sagesse, et il

ruait amicalement.

Et voilà comment, de 1852 à 1855, on a vu, à Bruxelles, sur le boulevard Waterloo, ce magnifique char de la fortune, qu'Alexandre Dumas a gardé à l'heure pendant quarante ans et qui l'a quelquefois versé, remonter péniblement le plateau belge, traîné par un proscrit maigre, et ayant Noël Parfait pour haridelle.

## Alexandre Dumas

Le nom d'Alexandre Dumas offre cette particularité rare, qu'il est porté avec une égale aisance par deux célébrités absolument différentes, et pourtant inséparables, celle du père et celle du fils.

Il est impossible de nommer l'un sans nommer l'autre, et, bien que le père seul ait droit au souvenir de l'exil, je suis heureux de cette cohésion des deux réputations qui me permet de serrer en passant la main au fils à propos du père.

Je sais que j'offenserais l'admiration filiale de mon camarade Alexandre lui-même, si je mettais son œuvre sobre, économe et mesurée, sur le même rang que l'œuvre prodigieuse, éclatante et multiple de son père. Sans vouloir donc établir entre eux un parallèle impossible, je constaterai seulement que, dans ce partage du nom, une inégalité particulière est à observer : le père a eu la popularité, le fils a plutôt la situation.

Cette différence s'explique aussitôt si on met en présence les deux talents qui n'ont de commun qu'un extrême savoir-faire. Sauf ce trait de famille, ils sont le contraire l'un de l'autre, en ce sens que le père a surtout l'imagination, et le fils surtout l'observation.

L'un invente et met en mouvement des figures et des aventures prises en grand dans l'humanité. L'autre étudie et met au point des réalités présentes, saisies sur place. Comme élément de travail, celui-ci prend çà et là, partout, et même ailleurs, des vues générales dans le domaine des faits, et celui-là des photographies instantanées dans l'intimité des mœurs.

Le résultat, c'est une immense variété chez l'un, et une exacte vérité chez l'autre. Le père crée avec une merveilleuse puissance ; le fils traduit avec une étonnante précision.

Les personnages de l'un sont une mêlée spontanée et vivante qu'il faut surtout regarder à distance ; les personnages de l'autre

sont un groupe de visages patiemment analysés, d'une ressemblance frappante, et qu'on ne peut reconnaître qu'en s'approchant du tableau, et souvent aussi du peintre.

Le père a la profusion de la fresque, et le fils la netteté du portrait. Tous deux se partagent la même étincelle indivisible, l'esprit. Seulement, l'étincelle du père pétille, l'étincelle du fils pénètre. L'un a plus de verve, l'autre plus d'ironie. L'un a de l'entrain par tempérament, et l'autre après réflexion. Le père rit plus volontiers et le fils plus volontairement.

Et, comme le talent c'est l'homme, on peut ajouter que le premier se donne avec plus de générosité, et que le second se dirige avec plus d'adresse ; de telle sorte que Dumas père est plus près de la foule et que Dumas fils est plus près de l'Institut.

Ce qui est incontestable, c'est que le théâtre de Dumas fils est fort supérieur à cet autre théâtre, qu'on présente à tort comme son modèle, le théâtre de Scribe. *La Dame aux Camélias* et *Le Demi-Monde* sont des succès très-individuels et cent fois plus mérités que *La Camaraderie* et *Le Verre d'eau*.

Il est impossible d'avoir mieux observé et mieux rendu un aspect en même temps plus particulier et plus vrai de la société parisienne, et c'est un titre suffisant pour un écrivain d'avoir enrichi la scène d'un monde inconnu et la langue française d'un mot nouveau.

Si Dumas fils avait la couleur comme il a l'esprit, et l'élévation du point de vue comme il en a la justesse, son théâtre, après avoir eu le succès de l'actualité, serait sûr de plaire toujours à l'éternelle fragilité des faiblesses humaines. Mais que n'exige pas la comédie, cette « œuvre du démon ? » Il y faut la philosophie de Molière, le sentiment de Sedaine, ajoutez encore le style de Beaumarchais : ce miroir ne dure qu'à la condition d'être un bijou.

Pour nous résumer, il restera toujours à Dumas père l'éclatante antériorité et l'envergure de l'œuvre et de la gloire. Mais, tel qu'il est, Dumas fils, sans lui faire équilibre, peut au moins lui



faire pendant. On l'a longtemps appelé, on l'appelle encore « Dumas le petit. » On ne peut pas dire qu'il ait grandi le nom de Dumas, mais on doit reconnaître qu'il l'a doublé.

Ceci dit, je suis très à l'aise, dans ce livre avant tout cordial mais avant tout aussi sincère, pour déclarer à mon ancien et cher ami de jeunesse, que je répudie carrément la dédicace de *La Dame aux Camélias* à M. de Morny, le lendemain du 2 décembre.

Peut-être devait-il hésiter davantage avant de dédier son succès à ce succès ? Quels qu'aient pu être ses motifs de gratitude envers le ministre qui avait permis la représentation de *La Dame aux Camélias*, et qui en cela n'avait fait que restituer son droit à l'auteur, il y a des moments sévères où la conscience publique est interrogée et où, à défaut de protestation, le silence s'impose au talent. La neutralité politique, pour ne pas dire plus, est alors de rigueur, et la reconnaissance cesse d'être une vertu quand elle n'est pas d'un bon exemple.

Ne fût-ce qu'en matière de théâtre, la logique repousse cette apologie laconique d'un régime qui a mis sous les scellés, pendant vingt ans, la grande révolution littéraire de 1830. Il n'est pas de raison personnelle, si honorable qu'elle soit en apparence, qui puisse justifier un écrivain, surtout quand il s'appelle Dumas fils, d'offrir son hommage à l'arbitraire et son début à la censure.

Je n'admets pas davantage – puisqu'Alexandre et moi nous nous rencontrons ici sur le seuil des maisons et des gloires paternelles – que, dans la préface dont nous parlions tout à l'heure, il ait pu écrire de l'exil volontaire de Victor Hugo que « ce n'est qu'un caprice de la destinée. »

L'étourderie de ce mot, chez un écrivain si peu étourdi, est grave. Ce que Dumas fils appelle ainsi, nous l'appelons, nous, le devoir de la conscience. Nous l'appelons la dignité, nous l'appelons l'exemple, nous l'appelons même l'honneur.

Le « caprice de la destinée, » si l'on tient à le découvrir, ce serait plutôt l'entrée de M. de Morny, le 2 décembre, au ministère de l'intérieur, et, quelques semaines plus tard, l'apparition sur sa

table de la dédicace de Dumas fils.

Mais ce n'est là, au bout du compte, qu'une définition de mots sur laquelle il est facile de s'entendre avec un esprit aussi précis qu'Alexandre ; et, une fois d'accord avec l'écrivain, je serre fraternellement la main de l'ami d'enfance et je reviens à son père.

Que le vaincu soit royaliste ou républicain, peu importe à Dumas. Il épouse plutôt l'infortune que l'opinion, et se plaît même à une certaine contradiction dans la sympathie. L'opinion politique de Dumas, si on pouvait la fixer, serait celle-ci : républicain avec les princes et royaliste avec les républicains.

À vrai dire, c'est plutôt là une allure qu'une opinion. Il a tenté maintes fois de faire figure en politique, mais il y a toujours aussi vite renoncé qu'impétueusement aspiré. Pour les divers partis qui ont tour à tour occupé le pouvoir et traversé la défaite depuis quarante ans, Dumas, affairé dans les révolutions et ayant dans sa panoplie d'armes curieuses le pistolet de 1830 et le mousquet de 1848, est plutôt une relation agréable qu'un ami. Il est le camarade de son temps. Il a, un moment, tutoyé la République de février, comme il s'était montré dans les rues, bras-dessus bras-dessous, avec la Révolution de juillet. Familiarité sans conséquence, qui ne déplaît pas à la Révolution, et qui n'ôte rien au sérieux des partis ni à la désinvolture de Dumas.

Si l'on se bat dans la rue, Dumas, brave, bruyant et cordial, toujours reconnu et confusément populaire, accourt avec son fusil, en négligé du matin, se mêle aux barricades, fait le coup de feu et fait des mots, et amuse avec son esprit la liberté qu'il défend de tout son cœur. Car Dumas, quand il s'agit de risquer sa vie pour un ami comme pour une idée, est très-sérieux.

Va-t-on jusqu'à renverser le trône, même le trône qu'il aime, il est là, et il aide le gamin révolutionnaire, quitte à ramasser ensuite avec attendrissement les morceaux du trône cassé. Délivre-t-on un peuple, même un peuple qu'il n'aime pas, il est là encore, imprévu, et de belle humeur, et il a l'air de sortir de la

même trappe que le libérateur. Il fait toujours l'effet d'être de la maison.

En Sicile, à côté de Garibaldi, il avait la cocarde et le pantalon à pieds de l'Italie. Il a, derrière et devant les chemises rouges, un peu délivré, un peu harangué et un peu gouverné, et je le soupçonne même de s'être un peu baissé sous les arcs de triomphe. Il a collaboré à la conquête de Naples ; au besoin, il la signerait et toucherait sa part de droits d'auteur dans cette gloire. Il est le Gaillardet de Garibaldi.

Que voulez-vous ? Il est ainsi ; et il échappe à la plaisanterie ; pourquoi ? parce qu'il est lui-même la plaisanterie. Il ne subit pas le rire, par la raison toute simple qu'il le commande. Les rieurs, c'est le parti de Dumas.

D'ailleurs, quoi qu'on en ait dit, Dumas, toujours convaincu et toujours loyal, se voit tout naturellement en perspective et en scène avec les faiseurs de péripéties et il tient à ne jamais manquer son entrée dans les dates retentissantes.

Est-ce le besoin de l'importance ? non, c'est le goût du bruit. Pose ? non ; coquetterie ? oui.

Il a sa manière à lui d'occuper la galerie, et ce qui serait impatientant chez un autre est charmant chez lui. Il est toujours l'hôte de la politique et n'en est jamais l'invité.

Quand il rencontre, par hasard, un gouvernement provisoire, il y descend pour une heure ou deux, sans façon, comme un vieil ami. Il fait volontiers porter sa malle aux hôtels de ville, fort mauvaises auberges où on loge surtout à cheval. C'est égal, il entre, il étonne, il embrasse :

— Bonjour ! de quoi s'agit-il ? me voilà.

Il se sait tellement connu qu'il se croit toujours annoncé. Il surprend tout le monde et ne gêne personne. On lui serre la main avec une douce stupéfaction pleine d'effusion. L'écoute-t-on ? Ma foi, oui, car il a la chaleureuse bonhomie d'un enthousiaste improvisé qui sait par cœur toutes les questions, les Orléans comme les Bourbons, la monarchie comme la république.

Sa carte de visite, ce sont ses Mémoires. Il a tout vu et tout connu, saints-simoniens, carbonaris, francs-maçons, les juntes et les sociétés secrètes, Laffitte et Benjamin Constant, Barbès et Blanqui. Il a connu hier, il connaît aujourd'hui. Il connaît d'avance intimement demain et après-demain.

Les révolutions, c'est son affaire ; les nationalités, c'est sa patrie. À Paris, à Rome, à Varsovie, à Pesth, à Athènes, à Saint-Pétersbourg, à Palerme, La Fayette et Mazzini, Mickiewicz et Kossuth, Schamyl et Garibaldi, il a plus ou moins aidé tous les patriotes dans ses moments perdus. Il offre, en passant, le bon conseil d'un homme très-pressé ; mais qu'on se dépêche d'en profiter, car c'est à peine s'il a le temps de sauver la situation, ayant vingt-cinq volumes à livrer à Cadot pour la fin de la semaine.

Voilà Dumas en politique. Il prend avec les événements toutes les aises de la célébrité, et la cérémonieuse Histoire, dans ses heures d'abandon, lui tape amicalement sur l'épaule en disant : Ce cher Dumas !

Ajoutons pourtant qu'à travers cette insouciant et joyeuse camaraderie de sa vie avec son temps, Dumas a toujours su, quand il le fallait, s'imposer noblement les réserves nécessaires. Il n'est l'ami du succès que quand le succès n'offense pas son grand cœur.

Il en a toujours voulu à la République, qu'il a pourtant aidée, d'avoir hérité du duc d'Orléans ; il en a toujours voulu à l'Empire, qu'il n'a pourtant pas combattu, d'avoir proscrit Victor Hugo. Ami du prince Louis exilé, il s'est tenu à l'écart de Louis-Napoléon empereur, et, après être allé à Arenenberg, il a su, sans passer par Compiègne ou par les Tuileries, retourner voir l'exil à Guernesey.

Il a fait cela simplement, sans s'en vanter comme sans s'en cacher, et je me permets de trouver cela très-beau. Bien des gens qui se piquent de sérieux eussent été incapables de ce contraste sévère. De la part de Dumas, c'est mieux que du courage, c'est de

la gravité.

Mais, encore une fois, Dumas n'est pas et ne tient pas à être un homme politique ; et chercher à le voir de ce profil-là, c'est presque, j'en conviens, une taquinerie, si toutefois on peut taquiner Dumas.

Les hommes qui, comme lui, ont près de six pieds, permettent volontiers qu'on regarde à la loupe leurs signes particuliers.

Le véritable aspect d'Alexandre Dumas, c'est l'écrivain.

Et d'abord, à quelque point de vue qu'on l'envisage, la popularité littéraire de Dumas, popularité fondée sur des succès que personne n'a dépassés, est un fait considérable et un honneur pour la France.

Il est inouï de penser qu'il y a quelque part une compagnie qui s'appelle l'Académie Française, et dont Alexandre Dumas n'aura pas été. Comment ! voilà un homme universellement, et à bon droit, connu du monde entier, un homme dont on peut dire qu'il n'est pas, dans la contrée la plus reculée, de petit village perdu où la langue française ait pénétré, sans qu'il y soit arrivé aussi par un de ses livres ou tout au moins par son nom, – et cet homme, célèbre en France, célèbre en Europe, célèbre en Amérique, célèbre jusqu'en Chine, est ignoré de l'Académie ! Cela donne une idée étrange du lointain littéraire dans lequel siègent les mandarins de l'Institut.

Sur les quarante fauteuils de l'Académie française, un des trois premiers appartenait de droit à Alexandre Dumas.

Le jour où le suffrage universel des lettrés nommerait les académiciens, Dumas aurait l'unanimité. Pourquoi ? Parce que, dans l'œuvre la plus étendue de ce temps-ci, il a toujours réussi à être le talent le plus accessible.

Romancier ou dramaturge, il touche à tous les sujets avec une sorte de légèreté lumineuse et vivante. C'est en les faisant briller qu'il les fait voir.

On ne lui demande pas, et il n'a pas, la concentration, la puissance, la grande émotion, le pathétique ; mais il a, au plus haut

point, la verve, l'adresse, la mise en scène, le charme, l'intérêt, le mouvement. Il ne pénètre pas dans les retraites profondes de l'âme, de la conscience et du cœur ; mais il touche et ravit les surfaces sensibles de l'esprit.

Il est plutôt fécond que fertile. Fait-il penser ? rarement. Rêver ? jamais. Tourner la page ? toujours.

On ne s'interrompt pas en le lisant. C'est tellement sa qualité que c'est son défaut. Il amuse trop pour qu'on le relise.

Il a tenu éveillée, pendant quarante ans, par ses récits vifs, faciles, attachants, magiques, l'attention de ce sultan blasé, le public. Pendant près d'un demi-siècle, il a suspendu aux caprices de son invention les heures inoccupées de Paris. Il a été le passe-temps intarissable du loisir français.

M<sup>me</sup> Émile de Girardin, cette noble et charmante mémoire, disait de la cantatrice Alboni : « C'est un éléphant qui a avalé un rossignol. » On pourrait presque dire de l'œuvre volumineuse de Dumas qu'elle a avalé le rossignol des *Mille et une Nuits*.

Arrivée à ce point, la fécondité est une puissance. Où commence Dumas ? Où finit Dumas ? C'est le livre à perte de vue. Après cent volumes, cent autres volumes. Il ignore les limites de la pagination.

Le lire en entier, ce serait entreprendre le plus interminable de tous les voyages sublunaires. Il faudrait faire son testament avant de s'embarquer dans cette lecture au long cours. Tout le monde a lu Dumas, mais personne n'a lu tout Dumas, pas même lui. La chose ne serait possible qu'à dix relais de lecteurs se passant de père en fils le couteau à papier de leurs ancêtres. Si Mathusalem renaissait aujourd'hui et se mettait à lire Dumas jusqu'au bout, il en aurait au moins jusqu'à sa majorité.

Nous autres, qui vivons à peine quatre-vingts ans, et qui le lisons depuis notre enfance, nous en avons parcouru tout au plus un millier de kilomètres.

Dans son théâtre, nous ne sortons pas volontiers d'*Antony*, de *La Tour de Nesle*, de *Kean* et de *Mademoiselle de Belle-Isle* ;

dans ses romans, de *Monte-Cristo*, des *Trois Mousquetaires*, et d'une vingtaine d'autres, *Le Chevalier de Maison-Rouge*, *Le Collier de la Reine*, *La Comtesse de Charny*, *La Dame de Montsoreau*, *Les Deux Diane*, *Le Chevalier d'Harmental*, *Amaury*, *Ange Pitou*, *Ascanio*, *Le Bâtard de Mauléon*, *Fernande*, *Balsamo* et *La Reine Margot*, ouvrages tous plus ou moins célèbres, qui mêlent l'éblouissement du dialogue au cliquetis des figures, et qui font de Dumas le Prince Charmant du succès. Mais presque personne n'est allé plus avant. Qui est-ce qui, par exemple, s'est jamais aventuré jusqu'aux vagues parages de *Jehanne la Pucelle*, de *La Dame de Volupté* et de *Catherine Blum* ?

Il y a beaucoup, il y a trop de ces régions inabordables et solitaires, aux confins de ce catalogue illimité. Dumas, lui-même, les ignorait, tout en les possédant confusément dans les brumes de sa signature.

Quel tour de force pourtant que cet entraînement d'une génération par un conteur infatigable qui multiplie, dans l'éclat de la locomotion, les surprises de la découverte et aussi les attraits d'un enseignement superficiel, rapide et captivant !

Dumas, en effet, dans ce voyage à toute vapeur, parcourt volontiers toutes les petites localités de l'histoire générale et la met, par le roman, à la portée de bien des ignorants. Il vulgarise en amusant avec une vitesse de vingt lieues à l'heure.

Voyez-vous fuir à l'horizon cet esprit chargé de monde ? C'est Dumas qui passe, entre la fantaisie et le fait, entre l'espace et le rail, à la fois volant et terre à terre ! Il est le service public qui fait franchir aux intelligences, trop vite pour l'élite, mais non pour la foule, toutes les courtes distances du domaine universel.

Ses romans et ses drames sont comme des stations où il prend et où il dépose des voyageurs.

Alexandre Dumas, c'est l'immense train de plaisir de la pensée. Tout le monde en use, tout le monde y est à l'aise, tout le monde y arrive commodément à destination, et, chose rare dans un chemin de fer, personne n'y dort.

Dans la vie privée, Dumas est ce qu'il est dans la politique et dans la littérature, l'homme du mouvement.

Comme sa popularité dans les événements, comme son esprit dans les idées, sa personne a circulé partout. Dans Paris, dont il est une des plus jeunes figures, et dans le monde, dont il est la plus vieille connaissance.

Il a habité tous les quartiers et couru tous les pays. Ses mobiliers ont fait autant de chemin que ses malles.

Son originalité, c'est de se mouvoir toujours sans avoir l'air de se déranger. Il continue en Russie la phrase commencée avenue Frochot. Qu'il aille au bout de sa rue ou au bout du monde, il est chez lui et il fait ses cent pas du coin du boulevard au fond du désert. Il a des pantoufles de sept lieues.

Il déjeune chez Brébant, dîne en Belgique, soupe en Hollande, couche en Angleterre, se réveille en Suisse, se baigne à Biarritz, prend son chocolat en Espagne, son café à Tunis, ses aises partout, et revient à Paris de l'air d'un homme qui a fait une petite promenade et qui a voisiné avec le monde.

Il est l'hôte de tous les pays et le flâneur de tous les arts. Il est chasseur, pêcheur, marin, jardinier, ornithologiste, costumier, tapissier, architecte, cuisinier. Il est même, quand il le faut, son propre domestique. Il est journaliste à ses heures et conférencier à ses demi-heures.

Il a eu autant de mobiliers que de domiciles, et autant de journaux que de mobiliers : *La France nouvelle*, *Le Mousquetaire*, *Le Monte-Cristo*, *Le d'Artagnan*. Dumas journaliste, c'est un titre qui déménage.

Il se répand partout et s'émiette partout. Une de ses miettes, c'est un directeur de théâtre ; – une autre, c'est un causeur éblouissant ; – une autre, c'est le meilleur cœur du monde.

Alexandre Dumas est généreux, serviable, spontané, oublieux. Bras ouverts, bourse ouverte, maison ouverte.

Il est sensible au point qu'il est peut-être le seul homme célèbre de ce temps-ci qui n'ait jamais pu parler sur une tombe ; il



n'a plus, devant le cercueil d'un ami, que la facilité des larmes, et M<sup>me</sup> Dorval morte lui en a su gré.

Son cœur, comme son caractère et comme son esprit, a l'accolade vive, émue et fugitive. Il est toujours prêt à l'émotion, mais il est trop occupé peut-être pour le dévouement.

Il pense vite, il produit vite, il aime vite. Il vit à la minute et au galop. Il est universel et rapide dans le travail comme dans le plaisir. Il donne indistinctement ses nuits à la fièvre du labeur ou de la fête.

Il gagne de l'argent de tous les côtés et il en dépense par tous les bouts. Il s'est dix fois enrichi et ruiné onze fois.

Il y a du Byron en lui. Il n'a pas le temps de compter ; compter, c'est s'arrêter. L'économie est une halte.

Dumas ne compte pas ; pourquoi ? parce qu'il ne ponctue pas. Il est prodigue ; pourquoi ? parce qu'il est improvisateur.